

# L'ÉCLAIR

JOURNAL CATHOLIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISANT A LYON LE SAMEDI

## ABONNEMENTS :

RHÔNE et départements limitrophes. . . . . 1 an, 6 fr. — 6 mois, 3 fr. 50  
Autres départements. . . . . 1 an, 7 fr. — 6 mois, 4 fr. »  
Étranger. . . . . le port en sus.  
Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois

## RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Rue Mulet, 8, à l'entresol

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus

Il sera donné un compte rendu des ouvrages envoyés.

Les ANNONCES seront reçues aux bureaux du Journal

TOUS LES JOURS DE 2 à 4 HEURES, LES DIMANCHES ET FÊTES EXCEPTÉS

Vente en gros : Rue Mulet 8.

SOMMAIRE : BULLETIN POLITIQUE, G. A. — A TRAVERS LA SEMAINE. — UNION ET CONCORDE, L. Ducurtyl. — POIGNÉE DE VÉRITÉS, Pierre Marcel. — LE CLERGÉ ET LA POLITIQUE, André Dufaut. — UNIONS DE LA PAIX SOCIALE, M. — AMENDE HONORABLE AU LORD PROTECTEUR, Augustin Rémy. — LA FRANC-MAÇONNERIE ALLEMANDE, Nemo. — LE Progrès DE LYON, P. C. — FEUILLETON. — NÉCROLOGIE, E. de Jacob de la Cotitière. — SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE. — LETTRES VILLAGEOISES, Jean Claude. — MARCHÉS, Thur. Lep.

## BULLETIN POLITIQUE

Les espérances que les partisans de la paix avaient conçues naguère commencent à s'évanouir. La publication du rapport adressé par le général Lumsden, mettra sans doute l'Angleterre dans la nécessité d'agir.

Il résulte de cette communication, que non seulement les Afghans n'ont jamais attaqué les Russes, mais qu'au contraire, ils ont dû depuis fort longtemps se tenir sur la défensive; qu'ils ont toujours montré la plus grande patience; — que ce sont les soldats du général Komaroff qui ont eu tous les torts.

En présence d'une contradiction pareille, M. Gladstone demande une enquête, — le gouvernement Russe s'y refuse, disant que ce serait outrager ses généraux.

Certes, si elle pensait être la plus forte, la fière Albion n'hésiterait pas à déclarer la guerre; — mais le colosse moscovite l'intimide, et de même qu'elle lâche le Soudan pour n'avoir pas à être battue par le Mahdi, de même elle veut capituler dans l'Afghanistan, afin de ne pas subir une défaite qui serait pour elle un véritable désastre.

Ainsi nos voisins d'outre-Manche ne désirent pas la guerre, ils s'efforcent même de l'empêcher, mais réussiront-ils à prévenir le conflit? c'est peu probable. — Ils sont comme entraînés, poussés par une force irrésistible, et malgré eux, il est à craindre que cette lutte redoutée et formidable ne s'engage de suite sur les plateaux de l'Asie centrale.

En ce moment, l'Angleterre paraît bien compromise, en vérité; — des difficultés lui naissent de toutes parts. — Elle est encore engagée dans les sables qui séparent Khartoum et le Nil de la mer Rouge, et voici que les fénians redoublent d'audace et font éclater au sein de Londres, de nouvelles bombes de dynamite.

Il ne serait pas impossible, en présence de la surexcitation des esprits en Irlande qu'un soulèvement général se produisît; ce qui compliquerait singulièrement la situation.

D'autre part on affirme qu'au bruit du canon russe, encouragés aussi par les exploits du prophète du Soudan, les habitants de l'Inde commencent à secouer le joug, et préparent une insurrection générale.

Enfin, et comme si trouvant qu'il n'a pas assez d'embarras, John Bull désirait s'en créer de nouveaux en molestant les autres puissances européennes, il n'a eu garde de nous donner satisfaction dans l'affaire du « Bosphore Egyptien. »

Nos lecteurs en ont certainement entendu parler.

Sur les ordres du Khédive, des soldats égyptiens et anglais, commandés par des officiers anglais ont envahi l'imprimerie de ce journal, enfoncé portes et fenêtres, brisé ce qu'ils ont pu trouver, et maltraité des citoyens français.

Nous espérons bien qu'une pareille violation de tous nos droits ne restera pas impunie, et que notre gouvernement d'incapables saura cependant faire respecter les quinze mille Français qui habitent l'Égypte et y ont des intérêts considérables.

Les journaux officieux prétendent qu'on demandera réparation pour les violences qui ont été exercées, mais qu'on n'exigera pas que le « Bosphore » soit rétabli.

Nous ne pouvons croire à tant de lâcheté, même de la part de nos ministres, ou alors c'en est fait de notre influence, de notre prestige.

Nous aimons à penser qu'on ne laissera pas méconnaître les droits de nos compatriotes; et en vérité il serait étrange de nous voir céder humblement le pas à l'Angleterre alors que sa conduite, dans cette circonstance, est unanimement blâmée, même par ses journaux.

Souhaitons donc que pour cette fois, nos gouvernants montrent un peu de fermeté, et sachent obtenir de nos égoïstes et antipathiques voisins une légitime satisfaction.

G. A.

## A TRAVERS LA SEMAINE

**Courage, espoir.** — Le succès des élections partielles est un encouragement pour les conservateurs. Nous apprenons, du reste qu'une organisation sérieuse est formée sur tous les points de la France, et nous comprenons la parole d'Allain-Targé : Le péril n'est pas à gauche, il est à droite; seulement quand un gouvernement vient vous dire que le péril n'est pas à gauche avec les idées subversives du radicalisme, que peut-on attendre de ce gouvernement.

Souhaitons que le ministre ait dit vrai : ce serait alors le salut de la France.

**École de la Salle.** — Ainsi que nous l'avions annoncé Son Éminence Mgr Caverot a présidé la belle fête donnée à l'établissement de la rue Neyret.

On bénissait les ateliers de l'école supérieure libre, fondée par M. l'abbé Pain et les Frères de la doctrine chrétienne.

Nous remarquons à la droite de Son Éminence, M. le chanoine Forest, et à sa gauche Mgr Desgeorge. Sur l'estrade prennent place MM. Lucien Brun, sénateur, Valson, Ant. Mollière, Henri Satre, Duquaire, Jules Loup.

Après la bénédiction des ateliers, tout le cortège s'est rendu à la chapelle pour le salut du Très Saint-Sacrement, présidé par S. E. assisté de M. l'abbé Pain.

**Pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes.** — Le 4 mai partira pour Lourdes le pèlerinage diocésain, organisé sur l'initiative et la haute recommandation de Son Éminence.

**Les mystères de la Passion, à l'Annonciation.** — Les représentations de la Passion auront lieu au Patronage de l'Annonciation, à Vaise, les dimanches 3, 10 et 17 mai à 4 heures 1/2, et le jeudi 21 mai, à 8 heures du soir.

On est prié de ne pas tarder à se procurer des cartes d'entrée nominatives, chez M. l'abbé Dubois, 5, rue de la Claire.

**Patronage de Saint-Joseph.** — Toutes les œuvres catholiques d'hommes et de jeunes gens sont convoquées au Salut solennel qui sera célébré dans l'Église Primatiale, demain Dimanche 26 avril. Le sermon sera donné par M. l'abbé Nitellon.

**Au Palais.** — M. Jean-François-Marie-Mathieu Guillermain, avoué près le Tribunal

civil de Lyon, successeur de feu J.-B. Guillermain son père, a prêté serment en cette qualité devant le Tribunal, mercredi 22 avril.

**Mgr Lavigerie et Gambetta.** — En 1882, M. Gambetta fit remettre à Mgr Lavigerie une somme importante pour la cathédrale de Tunis et les écoles chrétiennes d'Afrique.

L'archevêque lui rappelant à ce propos sa fameuse parodie de Romans : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi! » Le président de la Chambre lui répondit : « L'anti-cléricalisme n'est pas un article d'exportation. »

A ce sujet M. Jules Simon écrit dans le *Matin* :

Le mot est joli, et digne de son répertoire. Je déclare qu'il est accablant. C'est comme s'il eût avoué lui-même qu'il avait détruit dans sa source notre influence au dehors. N'a-t-il pas détruit au dedans la paix religieuse et supprimé, ou tenté de supprimer la seule force qui puisse avoir raison du grand nombre.

**La mort d'un persécuteur.** — M. Ali-Margarot, premier maire républicain de Nîmes, le premier qui fit sortir les crucifix des écoles et des hôpitaux de cette ville, vient de se faire sauter la cervelle. Triste fin d'un tel homme. Ajoutons que des obsèques purement civiles ont couronné cette existence.

**La Croix des Pauvres.** — Histoire des sacrilèges commis dans nos cimetières le 27 mars, souvenirs des belles manifestations des 29 mars et 3 avril.

Prix : un exemp. 25 cent. franco, 35 cent.; 12 exempl. franco, 3 fr. 75. Librairie Briday; Delhomme et Briguët, successeurs, avenue de l'Archevêché.

**A Loyasse.** — Nous rappelons que nous avons toujours dans nos bureaux un dépôt de la poésie de Stéphane l'aveugle. Prix : 10 cent. au profit de la chapelle de Loyasse.

**Conseil général.** — Le Conseil général a clos mercredi, 22 avril, sa première session de 1885. Les travaux n'ont eu rien de bien intéressant.

M. le préfet donne quelques explications sur la question du traitement de l'aumônier du dépôt d'Albigny.

M. Gay trouve là une belle occasion d'épancher sa bile anti-cléricale, et malgré lui et les siens, la somme de 1500 fr. est votée par 17 voix contre 8.

Pourquoi nous arrêter aux ridicules de ce pauvre conseiller général; nous ne dirons pas à chaque occasion, mais à chaque séance, il se fait le bouffon du public.

Mais, malgré ses inepties, il lui sera beaucoup pardonné, car, son histoire, ses précédents peuvent nous édifier sur son intelligence.

**Tombola de la Presse.** — L'exposition ouverte depuis quelque temps, donne les meilleurs résultats; chaque jour un grand nombre de visiteurs viennent contempler les merveilles amassées. Tout fait espérer que le tirage pourra être fixé très prochainement.

Ajoutons que M. le duc d'Auerstaedt, témoin de la sympathie de l'armée pour l'œuvre des Fourneaux vient de donner son approbation pour une grande fête militaire qui aura lieu le dimanche 3 mai, sur la place Bellecour, et coïncidera avec la clôture du concours hippique.

**Concours hippique.** — Le concours hippique s'ouvre à Lyon, demain 26 avril, sur le cours du Midi. Deux cent trente prix donnés par la Société hippique française seront distribués.

Tous les jours, à partir du mardi 28 avril, épreuves de dressage et manège à 8 heures du matin. Examineur, M. le comte de Montigny. La clôture aura lieu le 3 mai.

Nous espérons pouvoir donner un compte rendu exact des différents exercices.

**Société de Géographie.** — M. Victor Giraud, enseigne de vaisseau, a accompli le voyage d'exploration aux grands lacs africains,

dont il avait esquissé le plan dans la conférence faite à la Société, le 22 juin 1883.

Après avoir rendu compte officiellement de sa mission à la Sorbonne, à Paris! il fera le récit de son important voyage, demain dimanche, à une heure et demie, à la salle de la Faculté des lettres, au Palais Saint-Pierre.

Les porteurs de lettres de convocation ou de cartes de conférences et leurs familles, seront seuls admis à cette séance.

**Nominations et décès dans le clergé.** — Par décision de Son Éminence le cardinal-archevêque :

M. Reynaud, curé de Villars, a été nommé curé d'Andrézieux.

M. Jubien, curé de Saint-Julien sur Bibost, a été nommé curé de Villars.

M. Mercier, vicaire de Saint-François, à Lyon, a été nommé curé de Saint-Julien sous Montmelas.

M. Goyet, vicaire de Saint-Julien-Molin-Molette, a été nommé vicaire à Périgneux.

M. Fayolle, vicaire de Saint-Julien de Montmelas, a été nommé vicaire de Notre-Dame de Bon-Secours, à Montchat (Lyon).

## DÉCÈS

† M. Gardet, retiré à Montagny, est décédé le 24 mars, dans sa trente-quatrième année.

† M. Ville, curé du Perréon, est décédé le 16 avril, dans sa cinquante-neuvième année.

† M. Roux, curé de Grézolles, est décédé le 18 avril, à l'âge de quatre-vingts ans.

## L'Union et la Concorde

Il y a quelques jours, la déclaration du nouveau ministère lue à la tribune du parlement exprimait un appel fait à la concorde et à l'union. Ce vœu est louable s'il est sincère et universel. Mais, en France, beaucoup de gens se demanderont si ce n'est pas seulement à des républicains que s'adresse ce discours. On se dit que si la République doit continuer à suivre les mêmes errements que sous le ministère Ferry, il y a une partie de la nation qui ne sera certainement pas disposée à s'unir à ceux qui continueront à gouverner sous un régime semblable.

Je ne suppose pas qu'en agissant ainsi, ceux qui refusent de s'unir aux satisfaits de ce régime soient classés au nombre des *hargneux* et des *mécontents* auxquels un sénateur, dans une harangue à l'occasion du monument élevé à l'illustre Vallier vient de déclarer qu'il est de toute nécessité d'imposer silence. M. Munier qui est ce sénateur, en invitant la démocratie à imposer ainsi son autorité, ne peut vouloir parler que de ceux à qui s'applique la belle formule trouvée par le nouveau président du conseil : « la concentration des forces républicaines ». Ceci ne peut nous concerner, nos forces sont d'une autre nature.

Nous catholiques, en effet, nous demanderons si, pour nous convier à la concorde et à l'union avec le parti républicain, on respectera dorénavant notre religion, si notre culte sera plus protégé ou seulement point persécuté; si nos prêtres jouiront de la liberté et des avantages qui appartiennent à tout citoyen, surtout lorsqu'il sert son pays. Nous demanderons si le règne de Dieu arrivera, par le concours des nouveaux ministres, si, au contraire, dans les écoles officielles, on continuera à se passer de principes religieux. Nous sommes en droit de poser ces questions au ministre président du conseil dont les opinions, les doctrines gouvernementales ont été exprimées dans des programmes qui ne sont point oubliés et ne peuvent que confirmer les principes de ses prédécesseurs.

Au commencement de ce siècle, sous un gouvernement dont le chef, pour être moins constitutionnel que M. Jules Grévy, avait bien une autre valeur, il y a eu un ministre qui

peut supporter, sans désavantage, la comparaison avec tous les ministres de la nouvelle République, les Brisson, Ferry et tant d'autres. Ce ministre de Napoléon est Portalis l'ancien. Or voici ce qu'il déclarait officiellement : « Lorsque l'on admet, ou que l'on conserve une religion, on doit la régir d'après ses principes. »

Eh bien ! n'est-ce à l'encontre de tous les principes du catholicisme que le gouvernement de la République, surtout depuis huit ans, a agi envers cette religion. Il veut non seulement la régir, mais lui enlever la vie matérielle, ne pas même laisser à ses fidèles la liberté absolue de la pratique religieuse, favoriser tout ce qui outrage non seulement sa morale, mais même la morale de la religion naturelle. Il n'y a plus de frein pour le dévergondage des mœurs propagé impunément par la presse, par la littérature, par le théâtre, par les efforts des amis de la République dans le but d'éviter toute répression de ces désordres.

Par un abus des mots très communs aujourd'hui, c'est la religion catholique, ce sont ses prêtres, ses institutions, la souveraineté du Pape qui sont désignés, sous le nom de cléricalisme ; et les catholiques sont des ennemis.

Eh bien ! les ennemis comment veut-on qu'ils répondent à l'appel du nouveau ministre pour s'unir à ceux qui les traitent ainsi ; ceux-ci attaquent ce que les catholiques ont de plus sacré et de plus cher. C'est bien assez que la charité chrétienne leur inspire le pardon des injures, quand elles n'atteignent que leur personne. Mais le Dieu des chrétiens est traité lui-même en ennemi. C'est à lui seul qu'il appartient de pardonner, sa miséricorde peut, en ce qui concerne les ravages des ennemis de l'Église, s'allier à sa justice.

Cette union, cette concorde sollicitées, en faveur de quelle œuvre commune doivent-elles donc s'appliquer ? Si c'est au relèvement de la France, amoindrie par tant de ruines, et dont les forces morales comme les forces matérielles sont gaspillées sans profit pour la nation, il faudrait au moins que les moyens de relèvement fussent compris à l'unisson. Or entre les républicains qui règnent et gouvernent et ceux qui ne supportent le joug de la République que contraints par la force, il y a un fossé que ceux-ci ne franchiront pas, parce qu'ils croiraient agir en véritables ennemis de la patrie, et au mépris de leur conscience. C'est bien assez que tous les Français sans distinction, fournissent leur sang et leur argent, en aidant ainsi le gouvernement à se soutenir, ce sacrifice est assez lourd pour que ceux qui aiment la France pour elle-même, se tiennent au moins sur une réserve commandée par la domination du pays entre les mains de sectaires et non de véritables patriotes. Union et concorde doivent sans doute, servir de mot d'ordre aux catholiques et à tous les honnêtes gens qui aspirent au relèvement et au retour de la prospérité de la France, mais ceux-là ne peuvent rien espérer que d'un gouvernement qui, au lieu d'anéantir tous les principes conservateurs d'une société chrétienne, puisse travailler à la restauration morale et matérielle de tout ce dont la République a fatalement dépouillé la France.

Une occasion d'union et de concorde est prochaine : c'est la convocation au scrutin électoral ; que tous les vrais amis de leur patrie manifestent par leur vote, par leur action et par la lutte leur répulsion pour ce qui est la volonté de confier les intérêts de la France à des mains plus dignes de relever sa grandeur.

L. DUCURTYL.

## Poignée de Vérités

Les dernières élections, en immense majorité conservatrices, ont eu pour résultat naturel de mettre aux abois nos braves républicains. Ce ne sont plus des cris, mais des hurlements qu'ils poussent. Bien entendu, ils nous accusent de calomnier la République. Mais outre que je crois assez difficile de la calomnier, j'estime fort que c'est dans les journaux maçons que la calomnie fleurit en pleine liberté.

En voulez-vous des exemples ? Ils foisonnent.

Dans un article du *Lyon Républicain*, où il accuse les monarchistes de calomnie, M. Lucien Jantet dit du comte de Paris :

« Pourquoi a-t-on oublié de nous le représenter tendant la main pour recevoir sa part des quarante millions arrachés par la cupidité des d'Orléans à la détresse nationale ? »

Ah ! M. Jantet, c'est vous que nous prenons sur le fait ! En voilà une calomnie ! Ignorez-vous par hasard : 1° que jamais les princes d'Orléans n'ont rien réclamé ; 2° que ce sont des républicains honnêtes (l'espèce alors n'était pas aussi rare qu'aujourd'hui), qui d'eux-mêmes ont voulu restituer aux princes ce qu'on leur avait volé ; 3° qu'on ne leur a rendu de leurs propriétés que celles qui n'avaient pas été vendues par l'État ; 4° que jamais ils n'ont touché un sou de la France ! Ignorez-vous cela ? Alors, reportez-vous, s'il vous plaît, aux séances de la Chambre où fut discutée cette question.

Allons donc, elle est trop vieille cette calomnie, il en faut d'autres ! Pour vous réfuter, je me servirai de votre phrase et je dirai : « C'est faire injure à l'esprit et au bon sens de nos populations que de les croire capables de se laisser séduire par d'aussi ridicules procédés. »

Le patriotisme de nos princes est trop connu pour essayer de la battre en brèche ; vous y perdriez votre temps. Chacun se souvient de Robert le Fort, cela suffit.

M. Jantet, toujours dans ce même article, où il propose l'expulsion des princes, s'écrie : « L'opinion républicaine (il a eu raison de ne pas mettre l'opinion nationale) n'en est plus à s'étonner de l'audace grandissante des partis monarchiques, mais elle commence sérieusement à s'en émouvoir et à s'en indigner. » J'aime cet aveu, il est franc au moins ; tout ce qui est franc me plaît. Oui, l'opinion républicaine (pas nationale) s'émue sérieusement et l'audace des monarchistes grandit, et c'est pourquoi j'espère dans le salut de la France, et je crie à tous mes amis les conservateurs : De l'audace encore, de l'audace toujours et davantage indéfiniment ..... jusqu'au coup final.

C'est encore ce même journal qui, dans son numéro du 20 avril, disait : « Le besoin d'union est très généralement ressenti dans le parti républicain ! » Parbleu, je le crois bien. Le parti républicain n'est plus qu'un amalgame de divisions, et, pendant ce temps, grossit, comme une immense boule de neige, que nulle force humaine ne saurait arrêter, le grand parti conservateur ! Pauvres républicains !

Vous ne savez pas la grosse nouvelle ? C'est le *Progrès* qui la donne. La voici dans toute son éclatante crudité :

« Ce qui est consolant c'est que, plus on s'écarte de la doctrine qui fait du roi David un saint homme et de Judith un modèle, et mieux

on s'échappe à l'épizootie qui a sévi et sévit encore sur le troupeau sacré. Plus on s'éloigne des siècles de foi du moyen âge, plus on sent l'influence de la Révolution ; plus les attentats diminuent. »

« Combien trouve-t-on de criminels dans ce peuple vaillant, laborieux, honnête, débarrassé de l'influence clérical et qui n'a plus d'autre croyance que celle de la République ? Pas, ou presque pas ! »

Ma foi, s'il se trouve des crétins pour avaler celle-là, je les plains de tout mon cœur !

J'avoue naïvement que si je me trouvais, dans un bois, en présence d'un brave père jésuite, je serais infiniment plus tranquille qu'avec un de ces individus de mauvaise mine « qui n'a plus d'autre croyance que celle de la République. » Et vous, M. le Rédacteur du *Progrès*, ne seriez-vous pas de mon avis ?

Quant à dire que les crimes diminuent, c'est un comble à vous donner des étourdissements !

PIERRE MARCEL.

## La Politique et le Clergé

DANS LES CIRCONSTANCES ACTUELLES

Nous avons dit que depuis huit ans, la puissance publique est, chez nous, entre les mains de la Maçonnerie. Rien de plus vrai et de mieux établi, non seulement par toutes les mesures qui ont été prises, par toutes les lois qui ont été élaborées en haine de l'Église et au mépris de ses droits les plus sacrés, mais surtout encore par ce fait, que les deux hommes qui ont dirigé nos majorités parlementaires et les ont constamment conduites au combat, s'appellent Gambetta et Ferry.

En 1873, alors que la Maçonnerie redoutait l'avènement de Henri V et le rétablissement de la monarchie traditionnelle, il y eut à Locano, ville de la Province de Novare, un conciliabule maçonnique, composé de tous les principaux chefs de la Maçonnerie européenne. Gambetta s'y trouva, et ce fut lui qui parut l'homme capable de faire de la France la proie de la secte. Le projet d'une telle dictature devait paraître invraisemblable. Gambetta revenait de Saint-Sébastien entre les ruines de la guerre et le fléau de la commune, portant sur son front les stigmates de l'incapacité, de la félonie de la lâcheté. Pendant la guerre, il avait été incapable et prévaricateur ; pendant la commune, il avait misérablement abandonné la capitale entre les mains des plus vils scélérats. La Maçonnerie passa outre toutes ces causes d'impopularité et elle sut en triompher. Fort de l'appui de la secte qu'il savait toute puissante, Gambetta battit en brèche l'autorité du Président Mac-Mahon, et parvint à l'anéantir. Chef de la Chambre des 363, il mena les députés à la baguette, en fit un troupeau docile. Sans qu'il eût la responsabilité du pouvoir il en exerça un qui fut prodigieux. Les ministres n'arrivaient que par lui et ne gardaient leurs portefeuilles qu'en obéissant au moindre de ses signes. Les préfectures et l'administration tout entière se peuplaient de ses créatures, l'armée subissait son influence occulte dans le choix de ses chefs, dans tous ses grands commandements. Son règne fut l'opportunisme qui dure encore. Sa mort qui fut aussi misérable que sa vie, jeta un grand trouble dans les rangs maçonniques. Il se calma par l'avènement de Ferry que la secte reconnut et sacra son Pontife. Beaucoup se demandent en présence des attaques violentes dont Gambetta fut et dont Ferry est l'objet de la part des radicaux qui sont eux aussi francs-maçons, où est la discipline qu'on

dit, si forte, si étroite et si terrible dans la maçonnerie. Cette division semble, à leurs yeux, si extraordinaire qu'ils sont tentés de les croire enfants de familles et de tribus différentes. Cette division est voulue par la maçonnerie. Elle favorise ses desseins. L'ordre maçonnique veut bien que celui qu'elle a investi de sa puissance et placé au sommet du pouvoir règne en maître, mais pas en maître trop orgueilleux. Elle veut qu'il se rappelle, à tout instant, que s'il peut rester fort au milieu des attaques les plus violentes, c'est à la condition de se rappeler sa faiblesse originelle et individuelle, de marcher constamment dans le programme qui lui est tracé. L'opposition qu'on lui laisse faire sert d'incitation à son esprit afin qu'il ne s'endorme pas, de contrepoids à ce qu'il pourrait y avoir en lui d'égoïsme personnel. C'est au profane le *memento homo quia pulvis es* durites sacré. Cette division existe plus à la surface que dans le fond. Quand il s'agit d'attaquer les principes religieux et sociaux, les uns et les autres oublient leurs divisions et leurs querelles intestines. On les trouve unis dès qu'il s'agit de quelque mesure attentatoire à nos croyances et à nos libertés. L'entente dont ils ont fait preuve dans le passé nous garantit celle qu'ils sauront mettre en pratique dans l'avenir.

L'opportunisme vient de s'écrouler dans la boue. Son chef a eu la fin qu'il méritait ; il s'en est allé couvert des huées de la foule, tristement abandonné par ceux auxquels il s'était vendu et qu'il ne dominait que par le plus honteux des marchandages. Brisson lui a succédé, Brisson, un des fameux pontifes de la maçonnerie. Après l'opportunisme, le radicalisme. Hé bien, croit-on que la maçonnerie sera embarrassée ? Non certes. Elle ne le sera pas. Le pouvoir, en changeant de mains est resté dans son sein ; c'est tout ce qu'elle veut. La secte a un nouveau chef à consacrer, c'est une cérémonie de plus, une investiture nouvelle, et c'est tout. Et nous, au lieu d'être dévorés en détail et suivant une certaine mesure, nous le serons d'une manière plus sommaire, d'une façon plus rapide.

ANDRÉ DUFAY.

## Unions de la Paix sociale

Dimanche dernier, à 2 heures, avait lieu, dans les salons de la Société de géographie, la réunion annuelle des membres des Unions de la Paix sociale de la région de l'Est.

La séance était présidée par M. Henri Beaune qui constate d'abord l'accroissement considérable pris dans l'année qui vient de s'écouler par le groupe de Lyon. En 1884, il comptait 258 adhérents, il réunit aujourd'hui 402 membres. Des conférences économiques ont été faites aux élèves de l'école La Salle, et des travaux fort approfondis ont été lus dans le petit centre d'études sociales qui s'est formé à Lyon.

L'ordre du jour appelle ensuite le compte rendu des visites faites la veille par les membres des Unions à des ateliers de tissage.

M. Paul Charvériat, ingénieur des Arts et Manufactures, chargé de présenter à l'assemblée les impressions de la commission, lit un rapport fort intéressant qui indique, d'après le témoignage des intéressés eux-mêmes, la situation faite aujourd'hui à la plupart des tisseurs lyonnais. Partout on constate les tristes effets du chômage et les difficultés auxquelles se heurtent les ouvriers. L'état de notre industrie est donc loin d'être prospère, mais il n'est pas désespéré. Après lui, M. Charmettant donne lecture d'un rapport sur l'organisation actuelle de la fabrique lyonnaise, dont il trace rapidement l'histoire. Il montre la surprenante pré-

## LES POULETS DE LA GRIVOLA

SOUVENIR D'UN ALPINISTE

C'était en 1865, aux premiers jours du mois d'août. A cette époque là, j'étais beaucoup plus jeune qu'aujourd'hui, les jambes et les poumons répondaient sans murmurer à mes fréquents caprices d'ascensionniste et j'avais la manie d'escalader les pics les plus sourcilieux.

Quatre touristes italiens arrivaient à Cogne, où je me trouvais pour le moment. Cogne est une des plus belles stations que je connaisse dans les Alpes, on y trouve des promenades et des excursions pour tous les tempéraments et pour tous les goûts. On projeta l'ascension de la Grivola, pyramide élancée de 4.004 mètres au dessus du niveau de la mer. Après s'être pourvus d'un guide et d'un porteur, les quatre excursionnistes insistèrent pour m'avoir pour compagnon de leur tentative ; je n'avais nul motif de refuser cette politesse et j'acceptais avec plaisir.

Mais il s'agissait de penser aux provisions. L'on propose des poulets, du saucisson, quelques bouteilles de vin, etc. Je priais mes compagnons de ne pas s'inquiéter pour moi, l'épuisement chronique de ma bourse m'ayant créé une méthode toute spéciale pour les munitions de route. Alors un des quatre hommes à énormes moustaches, me regarda fixement et dit : Pour demain, des œufs à la coque, du pain, du fro-

mage et du vin, si vous voulez ; aux chalets du Pousset nous prendrons du lait, demain, c'est vendredi....

— Mais en voyage... — Nous voyageons ensemble, donc nous devons manger ensemble et comme notre nouveau compagnon et moi nous ne mangeons pas gras le vendredi, nous ferons tous maigre. — Mais... — Pas de maïs, raisonnons : vous n'avez, vous, aucune loi qui vous défende de faire maigre et quelques-uns d'entre nous en ont une qui leur défend de faire gras. Or, puisque nous sommes tous ensemble atteints de *grivolomanie*, nous ferons maigre le jour de l'ascension de la Grivola. Ainsi fut-il conclu. Le 4 août après-midi, la caravane se met en marche pour aller passer la nuit au Pousset, pauvre chalet à 2 heures et demie de Cogne et à 2536 mètres d'altitude. Pour je moi, ne puis partir de Cogne qu'à minuit à cause de mes occupations.

Le 5 après avoir avalé une bonne tasse de lait, nous quittons le chalet à 4 heures du matin et nous nous mettons en marche sur un terrain qui sonne sous nos pieds ; le froid est intense, mais la journée est belle. Nous arrivons sur l'arête du Pousset, à 3280 mètres d'altitude et nous jouissons, pendant une première attaque à nos provisions, d'un magnifique lever du soleil qui dore successivement les innombrables pics des Alpes pennines et gracies.

Deux de la troupe ne paraissent pas prendre le même plaisir que nous à la contemplation du panorama, ils se cachent derrière un bloc de rocher, c'est croyons-nous pour s'abriter contre la brise.

En marche. Nous nous attachons tous à la corde pour la traversée du glacier du Fragio qui ne me parut pas bien difficile malgré ses crevasses, la

*bergschrund* même (crevasse séparant le glacier du rocher de la pyramide) était comblée par une avalanche. L'ascension du pic me donnait à réfléchir, la Grivola était couverte de neige fraîche et la veille trois touristes avaient dû renoncer à l'ascension quand déjà ils étaient parvenus à la moitié de la pyramide. Dès les premiers pas sur le rocher, je vis que nous n'étions pas tous de force égale pour la grimpe, deux devaient continuellement se faire aider par leurs compagnons et par les guides trop peu nombreux pour des touristes de ce calibre (un porteur et un guide pour cinq touristes) il fallut donc les abandonner après les avoir abrités sous un rocher pour les préserver des pierres que nous aurions pu faire rouler dans notre ascension. Neus leur laissâmes le sac aux provisions.

Dès lors l'escalade marcha bon train, mais le guide se sentit mal tout près d'atteindre le sommet et dut se coucher sous un roc pour nous attendre.

A midi précis, nous arrivions sur la plus haute pointe (4004 mètres) trois touristes et le porteur ; aucun de nous ne connaissait la Grivola jusqu'à ce jour.

Je n'essaye pas de vous décrire le plaisir que l'on éprouve au sommet d'un pic après une ascension bien réussie, le cœur s'élève avec le corps et je ne comprends pas qu'il y en ait qui résistent à la joie de chanter un hymne au Créateur.

La descente, presque toujours plus périlleuse que la montée, nous procura encore le plaisir de faire gambader quelques bouquetins, un surtout auquel j'ajustais une grosse pierre aux côtes ; il partit sans dire merci.

Si le soleil avait été bon, l'ombre était glaciale. Quand nous rejoignîmes nos compagnons, le thermomètre était descendu à six degrés au-dessous de zéro.

Nous les retrouvâmes blottis au même endroit où nous les avions placés et grelottant de froid. L'un d'eux avait cru devoir prendre une petite boîte pleine de beurre frais pour s'ôindre le visage et se préserver ainsi des gerçures et des brûlures que la réverbération procure sur les glaciers et sa figure, sa barbe surtout surchargée de ce cosmétique gelé nous fit partir d'un bruyant éclat de rire. A côté d'eux gisaient les carcasses de deux poulets qu'ils s'étaient faits donner en cachette par la maîtresse d'hôtel. Une visite de curiosité en repassant près du bloc derrière lequel ils s'étaient abrités sur l'arête du Pousset nous prouva qu'ils avaient commencé là leur vendredi.

A dix heures du soir, nous rentrions à Cogne. Nous nous sommes revus souvent depuis, une intime amitié m'unit à un de mes compagnons de succès. Il est rare que nous nous retrouvions sans rire encore du beurre à la barbe et des poulets de la Grivola.

L'OURS DE LA MONTAGNE.

AU  
**Sablier**  
GRANDE MAISON DE DEUIL  
17, rue de la République,  
en face de la Banque de France  
et 6, rue Bourbon, presqu'à l'angle de Bellecour  
LYON

gression des métiers à Lyon, depuis le 16<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, et compare la situation matérielle et morale de l'industrie textile à Lyon et à Créfeld. Le résultat de cette comparaison est tout à l'avantage de cette dernière ville, car l'union y est plus intime entre les patrons et les ouvriers qui ne forment, pour ainsi dire, qu'une seule famille.

De plus, la fabrication des étoffes inférieures a émigré à l'étranger au grand préjudice de notre industrie. L'alcoolisme est aussi une des plaies de notre pays qui compte un débit de boissons par 45 habitants. Enfin, le rapporteur a cherché les causes de l'échec des métiers mécaniques, à Lyon, et les trouve dans le manque de permanence des engagements entre patrons et ouvriers. Il croit que le développement du travail, de la richesse et de la liberté est intimement lié au progrès des mœurs fermes et austères, de l'esprit de justice, de conciliation et de bienveillance mutuelle, qui sont les plus sûres manifestations du sentiment religieux.

Le travail de M. Charmettant est couvert, à plusieurs reprises, d'applaudissements.

M. Rostaing, directeur de la papeterie d'Annonay, insiste sur les inconvénients qui résultent de ce que les industries ne se perpétuent pas dans les mêmes familles. Pour remédier à cet état de choses, il conseille la création de sociétés en commandite par actions d'un prix élevé et frappées d'un droit de préemption au profit des fondateurs. Les relations entre patrons et ouvriers ne pourraient qu'y gagner.

M. Louis Desgrand, président de la Société de géographie, présente aux Unions son récent ouvrage sur l'influence de la religion sur le développement économique.

Enfin, M. Alexis Delaire, secrétaire général de la Société d'économie sociale de Paris, félicite le groupe de Lyon de ses travaux et invite ses membres à assister à la réunion générale de Paris au mois de mai.

Le soir, dans les salons Maderni, un banquet réunissait de nouveau la plupart des membres des Unions. M.

## Amende Honorable

AU LORD PROTECTEUR (*vulgo* JULES FERRY)

Terrifiés de s'être un seul instant éloignés du Maître, les bons maçons de la chambre et du gouvernement s'efforcent aujourd'hui de réparer leur faute, en remplaçant le grand homme par quelques-unes de ses nombreuses doublures.

Ne cherchons pas ici ce que peuvent être les doublures d'un tel habit. Contentons-nous de ne plus nous attrister outre mesure, car M. Brisson n'est autre que M. Ferry en personne, qui a changé de veste, avant d'en prendre une plus complète.

M. Sadi-Carnot, idem.  
M. Pierre Legrand, idem.  
M. Demôle, idem (*bis*), etc., etc.

En présence de ces faits, nous avons cru bon d'adresser l'amende honorable suivante au Maître.

Nous prions tous ceux de nos lecteurs, satisfaits du gouvernement républicain ou du gouvernement Ferry (ce qui est la même chose), d'apposer leur signature au susdit document; et de l'envoyer immédiatement au Lord Protecteur.

*Nota bene.* — Nous avons pris toutes les mesures nécessaires pour éviter l'encombrement aux bureaux de poste.

A son altesse, le Lord Protecteur  
MAITRE,

La grandeur de ton caractère, la dignité de ta retraite, ta remarquable abnégation, ton sublime mépris des honneurs, ton angélique modestie, ta monastique humilité, ta virginale pudeur, enfin, les larmes que nous avons vues perler à tes longs cils nous ont profondément touchés.

Nous avons compris que, seul, un républicain pouvait tomber aussi dignement, et nous venons à tes pieds, ô Maître, faire publiquement amende honorable.

Si nous avons douté de toi et des tiens, pardonne-nous; nous étions égarés, mais la lumière s'est faite en nos intelligences. Aujourd'hui nous te connaissons, toi et les tiens, et nous savons de quoi vous êtes capables.

Mais, parmi les tribulations qui ont assailli ta grande âme, comme les flots irrités de l'Océan un roc inébranlable, ô Maître, de douces et réconfortantes consolations te sont offertes. Console-toi!

Console-toi, car, si ta noble main ne tient plus le timon de l'Etat, les mains qui le tiennent sont à toi et tu peux les diriger à ton gré.

Console-toi, car tu peux encore nous mener où tu voudras, quand tu voudras, de la manière que tu voudras,

Console-toi, car, si le peuple sait voir, il verra que tu lui est vraiment un homme cher, très cher.

Et, puisque tes successeurs sont tes semblables, il comprendra que la République s'incarne en toi, que tout ce qui est républicain te res-

semble et que tout ce qui diffère de toi est tout juste digne d'être conservateur.

Console-toi, car ce sont les tiens qui ont mis à la porte ce gêneur de Clamageran, pauvre homme qui veut faire des emprunts et voter de nouveaux impôts, avant les élections! comme si l'on parlait de ces choses-là avant les élections!

N'est-ce pas absolument aussi coupable que si l'on allait s'occuper de Madagascar aujourd'hui? Le peuple voterait-il pour toi, ô Maître, et pour les tiens, s'il savait qu'on nous réserve, à Madagascar, quelque nouvelle expédition à la Chinoise!

D'ailleurs est-ce que Sadi-Carnot ne remplace pas avantageusement Clamageran, et Demôle Sadi-Carnot?

Est-ce qu'ils ne se remplacent pas tous avantageusement, les uns les autres?

Est-ce que ce ne sont pas, avec Cavaignac, des hommes de la grande majorité, qui a si bien conduit la magnifique entreprise du Tonkin?

Est-ce que ce n'est pas à eux que revient la charge naturelle de dépenser les quelques centaines de millions, qui seront encore nécessaires à l'organisation du Tonkin, après ceux qu'il faudra pour parachever la pacification?

A qui donc le peuple voudrait-il confier les quinze cents millions d'emprunt indispensables pour équilibrer à peu près le budget, à qui les honnêtes gens consentiraient-ils à payer de nouveaux impôts, si ce n'est à ceux qui ont si bien su diriger nos affaires que, aujourd'hui, les finances sont en pleine prospérité, l'agriculture florissante et le commerce millionnaire?

N'est-ce pas à eux que l'ouvrier, reconnaissant de son bonheur, et le paysan de sa richesse confient encore le soin de diriger la France?

Oh est-il le gouvernement dont la France se souviendra davantage?

N'est-ce pas lui qui a su faire à l'enseignement des programmes si savants que nul ne peut aujourd'hui s'y reconnaître?

N'est-ce pas lui qui est allé jusqu'à passer des mois entiers (sublime dévouement!) à oublier nos intérêts matériels, pour ne s'occuper que de la grande question des âmes, lorsqu'il chassait les aumôniers de l'armée, ces empoisonneurs de soldats, et lorsqu'il expulsait les religieux, oppresseurs du peuple, etc.

N'est-ce pas lui qui a fait élever ces somptueux monuments scolaires féériques palais dont le nombre et la grandeur ne lui ont rien coûté.

N'est-ce pas lui.... mais l'énumération serait trop longue.

Reprends donc le pouvoir, ô Maître, toi dont nous nous sommes enfin pleinement rendus dignes.

Reprends-le, avec tous tes fidèles, que nous méritons aussi.

Continue, de concert avec tes braves opportunistes, l'œuvre de régénération que tu as si bien commencée.

Le peuple sait ce qu'il te doit, et il en tiendra compte, à toi et aux tiens. AUGUSTIN RÉMY.

## Une réponse de la Maçonnerie allemande

A L'ENCYCLIQUE *Humanum genus*

A la fin de l'année dernière parut à Leipzig, chez le F. F. Findel, une brochure intitulée : *L'Eglise papale et la Franc-maçonnerie*; Réponse maçonnique à l'Encyclique du Pape. Cette brochure, toute courte qu'elle est (elle ne compte que 30 pages), renferme des aveux précieux concernant les doctrines et le but de la secte anti-chrétienne. Je me contenterai de citer les principaux.

1<sup>o</sup> « La Franc-maçonnerie est l'union fraternelle des hommes fondée sur la loi morale commune, sans égard aux distinctions de foi, de nationalité, de parti ou de condition ». On le voit, la franc-maçonnerie est cosmopolite et internationale.

2<sup>o</sup> « La loge laisse à ses membres la plus grande liberté, de telle sorte que l'un peut nier l'existence de Dieu et l'autre l'affirmer ». Croire en Dieu, ne pas croire en Dieu, est une chose indifférente.

3<sup>o</sup> « La loi suprême des francs-maçons est la tolérance de toute confession, en tant que celle-ci tolère les autres confessions ». Encore l'indifférence religieuse condamnée par le Syllabus, et, outre cela, une déclaration de guerre à l'Eglise à qui l'on ne ménage pas le reproche d'intolérance.

4<sup>o</sup> « Une des erreurs fondamentales de l'Eglise c'est le dogme de la nécessité de la foi ». Donc point de révélation positive, point de christianisme positif.

5<sup>o</sup> « Le mal principal, ce sont les Jésuites. ceux-ci sont les destructeurs de l'humanité, tandis que les francs-maçons en sont les libérateurs. Un Jésuite tout à fait conséquent serait un monstre achevé; un franc-maçon parfait serait l'homme parfait, l'idéal chrétien ». — Donc, à bas les Jésuites! — Mais continuons : « De fait, le catholique papal, en tant qu'homme-lige des Jésuites est nécessairement un ennemi de la raison et de la science, un

adversaire de la liberté de l'esprit humain et de la tolérance, un rebelle contre l'Empereur et l'Empire, un obstacle au progrès national et à la paix des peuples ». On voit que l'auteur franc-maçon applique bien ses principes de tolérance universelle. Plus loin il ajoute encore : « Le catholique papal livre ses enfants au fanatisme et à la superstition, il forge des chaînes à l'esprit populaire, il attise le feu de la haine entre les confessions, et il est l'objet de l'anathème de tous les citoyens pensants du dix-neuvième siècle ». Vraiment, c'est à vous donner le frisson.

6<sup>o</sup> « Ce que les prêtres appellent aujourd'hui religion chrétienne n'est plus qu'une formule surannée, répudiée par tout homme qui pense, une religion bâtarde, une mythologie moderne ». On n'est pas plus aimable que cela!

7<sup>o</sup> « Tout franc-maçon qui n'est pas frappé d'aveuglement mental doit comprendre que nos efforts constants doivent avoir pour but la destruction du principe de l'autorité ecclésiastique, comme il se manifeste encore dans l'éducation du peuple... Il faut que l'Eglise soit chassée de l'école, il faut supprimer l'enseignement populaire de la religion. »

Arrêtons-nous un peu; c'est donc là la devise de l'avenir : la suppression de l'enseignement religieux fait au peuple et aux enfants du peuple. Hélas! on ne le sait que trop bien, c'est là l'objectif principal de la secte : enlever Dieu à l'enfance chrétienne. La France officielle livrée aux mains des vivisecteurs maçonniques, donne l'exemple aux autres peuples, qui s'approprient à l'imiter, ou plutôt qui l'imitent depuis longtemps dans la mesure du possible.

La brochure du F. F. Findel attaque en particulier l'enseignement de l'histoire biblique, qui fait la base de l'enseignement scolaire religieux des écoles catholiques d'Allemagne. Il ne peut souffrir qu'on laisse l'enfant croire aux miracles. Puis il ajoute : « Un pareil enseignement de la religion, corrompt, abruti, bestialise. »

A la fin de son opuscule, le franc-maçon Findel s'adresse plus particulièrement aux femmes, dont il désire l'émancipation. Il veut que la femme soit émancipée de la servitude du christianisme, et qu'ainsi la société soit sécularisée jusque dans ses fondements. Pour lui, la femme croyante n'est pas autre chose qu'une esclave, à qui le dogme a été imposé sous l'empire de la crainte.

Nous pourrions continuer encore : Ce que nous avons cité suffit. Le F. F. Findel s'est proposé pour but de défendre la franc-maçonnerie contre les accusations de l'Encyclique papale. Tout lecteur doué de raison, se convaincra facilement qu'il a atteint un but diamétralement opposé!

Catholiques tièdes, irrésolus, crédules, naïfs, ou faibles, ouvrez les yeux et regardez. NEMO

## Le Progrès de Lyon

Ce grand journal républicain a le monopole de la bêtise à Lyon, et pour peu que son influence s'étende encore dans les couches ouvrières de notre ville, la proportion des crétiens augmentera sensiblement avant la fin de l'année.

Il n'est certainement pas possible d'écrire, en plus mauvais français d'abord, des âneries plus colossales que celles dont ses premiers Lyon se remplissent depuis un certain temps.

Exemple : le numéro de mercredi 22 avril, dont le premier article a pour titre : Epizootie.

D'après les observations comparées du Progrès, les crimes qui se commettent sont imputables pour la plupart aux catholiques, aux royalistes, aux *portionculistes* (!)

Une femme est coupée en morceaux, un vieillard assassiné, une enfant violée, des sommes d'argent enlevées, c'est au parti conservateur qu'il faut s'en prendre; chez les curés qu'il faut chercher le coupable.

Un escarpe de la pire espèce, Marchandon, tue Mme Cornet pour la voler. Ce drôle sinistre, d'une audace inouïe, a l'habileté de tromper la police parisienne qui suit sa piste depuis deux ans. Il se fait, à Compiègne, une réputation d'honnêteté et se fait recevoir partout. Des gens honorables se laissent tromper et le fréquentent. Cela suffit au Progrès pour appeler Marchandon *l'ami de la noblesse et le dévot du roi*.

Gamahut a été autrefois chez les Chartreux; il écrit de sa prison à ces religieux pour exciter leur pitié, et s'attire le bénéfice d'un repentir vrai ou simulé; le Progrès n'hésite pas à dire que cet assassin est de l'ordre des Chartreux. Et ainsi de suite, dans deux colonnes.

Le monsieur qui a la spécialité de *blaguer* la religion catholique dans laquelle surement il a été élevé, n'est pas fort, et jamais ses railleries ne s'élèvent au-dessus de la sottise plate d'un cuisire sans talent.

A voir l'acharnement de roquet de cet employé de M. Delaroche, nous le soupçonnons

d'avoir sur le cœur un poids de reconnaissance trop lourd à porter. Celui d'une éducation gratuite, fournie peut-être par quelque brave curé de campagne. Il y a d'anciens séminaristes à la rédaction du Progrès, et le souvenir de leurs études ecclésiastiques les hante, au point de leur inspirer de temps en temps une polissonnerie extravagante.

La race des Léo Taxil (aliàs Gabriel Jougand), a droit de cité au Progrès. Et tandis que ce dernier, ancien élève des Jésuites de Mongré, placarde nos murs de ses annonces ignobles, le Progrès salit son journal d'articles plus bêtes encore que haineux. Et comme c'est une loi rigoureuse en psychologie, que toute haine est aveugle, et par conséquent maladroite, le plumitif inexpérimenté de la place de la Charité, qui s'offre tous les deux jours une tartine anti-cléricale, dégoûte ses lecteurs intelligents et abruti les autres. C'est là de la vraie épizootie, c'est-à-dire communication d'une maladie de bête à beaucoup d'autres bêtes.

Et puis, quel style! quelle logique, quel esprit, quel à-propos?

Nous trouvons, par exemple, cet aphorisme naïf dans l'article du 22 avril.

« La criminalité du Rhône, ce pays radical par excellence, a diminué depuis cinquante ans dans des proportions incroyables, et cela en dépit des nombreux crimes impunis. »

Les crimes impunis sont nombreux, les crimes punis le sont plus encore, c'est certain, et pourtant la criminalité diminue, et cela, dans des proportions incroyables.

Ce n'est pas vrai : le Progrès se trompe ou ment avec effronterie. Par politesse, admettons l'erreur.

Dans le même numéro du Progrès du 22 avril nous comptons, pour le seul département du Rhône, cinq faits à l'appui de ce que nous disons; un incendie à Tarare, une descente de police à Vaise, dans une maison de jeu; un vol compliqué d'enlèvement et de vagabondage en rue Saint-Joseph; en rue de Chartres, un vol avec effraction; aux Charpennes, enfin, des détournements d'octroi opérés par des femmes.

Cinq crimes ou délits en un jour! multipliez par 365, et doublez le total pour avoir le minimum des crimes inconnus ou impunis; vous aurez alors cette fameuse diminution incroyable. On ne peut pas suspecter notre bonne foi, puisque c'est dans le Progrès même que nous prenons nos chiffres.

Ce qu'il y a encore de très joli, comme bêtise, dans le même journal, c'est la contradiction palpable qui existe entre l'article du commencement où l'on parle de Marchandon, et l'article du correspondant particulier de Paris donnant les détails concernant ce criminel. Le gredin de la rue de Séze est, d'après tous les journaux de Paris et le correspondant du Progrès, un valet de chambre habile à singer les habitudes des gens qu'il servait; l'inconduite le mène au vol, et le vol à l'assassinat.

Cela suffit à la dialectique du journaliste lyonnais pour établir que Marchandon fréquentait la noblesse et faisait ses Pâques.

Personnellement, j'ai pour toutes les opinions politiques un respect qui n'exclut pas le droit de discussion.

Mais quant aux imbéciles et aux farceurs qui spéculent sur la crédulité ou l'ignorance populaire, pour baver des injures ineptes contre un parti ou une croyance, je me fais une loi de les signaler au mépris public et à la défiance de leurs coréligionnaires. F. C.

Place Saint-Nizier, Rue Mercière

TOUTE LA RUE DES BOUQUETIERS

ANCIENNE MAISON

MOUTH

Grands Magasins de Nouveautés

ACTUELLEMENT

GRANDE MISE EN VENTE

des Nouveautés du Printemps

Ainsi que de COSTUMES et CONFECTIONS

LAINES

A tricoter & au crochet

Pour œuvre de charité, le 1/2 kil. . . . . 4 »  
Gris mélangé. . . . . 5 »  
Mérinos et Saxo, écrus. . . . . 5 »  
— toutes nuances. . . . . 6 »  
Cachemire blanc et noir. . . . . 6 »  
Anglaise irrétrécissable, écrue. . . . . 6 »  
— couleurs. . . . . 7 »  
Persan blanc, noir, couleur. . . . . 5 »  
Mohair — — — — — 7 »  
Pélerines et Fichus, Robes et Manteaux d'enfants

A. ROYANÉ, rue de la Préfecture, 1

NÉCROLOGIE

Il vient de s'éteindre à Nice, à la suite d'une bien douloureuse maladie, un des meilleurs serviteurs de la France, de celle d'antan ! Où rencontrer, en effet, un cœur plus aimant et plus loyal, un esprit plus élevé, plus de courage, une intelligence plus cultivée et mieux instruite sur tout ce qui concernait notre bien chère et bien malheureuse patrie, sinon dans le courage, le cœur, l'intelligence de feu M. Emilien de Gérando ?

Comment et où je fis sa connaissance ? Ce fut, il y a de cela quelques années, à Lisbonne, où notre cher et à jamais regretté défunt était, alors, consul général de France. Un simple mot écrit de Lyon, qu'il aimait beaucoup, parce qu'il y avait été élevé, avait fait ce rare et singulier miracle, d'inconnu l'un à l'autre de nous transformer, et sur l'heure, en bons et loyaux amis.

Ah ! que je voudrais encore, à la fin d'une de ses laborieuses journées, et de ses lèvres à jamais glacées par la mort, entendre les intarissables et si érudites reminiscences de notre histoire nationale ! Ah ! que ce noble et vaillant esprit savait la rendre claire, vivante, mouvementée, quand il nous entretenait d'événements anciens ou actuels ; et toujours cela, avec cette éternelle jeunesse de l'âme, sa caractéristique par excellence, et qui ne l'a pas quittée, même sur son lit de douleur, jusqu'à son dernier soupir.

C'est que feu Joseph-Marie-Emilien de Gérando, né à Gap (en septembre 1809) et mort fin mars 1885, était de généreuse race et avait été le neveu de l'illustre Joseph-Marie de Gérando, homme d'Etat et philosophe français, auteur de nombreux et beaux ouvrages, trop longs à énumérer ici.

Notre noble ami, objet de cette pâle et insuffisante nécrologie, après s'être marié à Rome (en 1853) avec Mlle Anna-Marie de Mattios fut créé successivement chevalier et officier de la Légion d'honneur ; commandeur de l'ordre du Christ de Portugal, chevalier de l'ordre de Pie IX et des ordres de S. S. Maurice et Lazare d'Italie, chevalier de l'ordre d'Isabelle la Catholique d'Espagne, enfin commandeur de l'Annunciade.

Il fut promu encore (25 juin 1842) chancelier de la légation de France à Buenos-Ayres, chancelier de notre ambassade à Rome (26 mai 1848), consul à Brème (24 septembre 1856), consul à O'Porto (16 mars 1859), consul à Lisbonne (3 février 1869), et enfin consul général, sur place, par décret du 10 mars 1878. Incomparable modeste. Non seulement, hors des grandes réceptions officielles, il ne portait jamais aucune de ses nombreuses décorations, mais encore il avait le bon goût, de ne jamais parler des services qu'il avait rendus à son pays que lorsqu'un intime le mettait sur cette voie ; et encore n'en causait-il, que pour formuler l'éloge de ses collègues et faire revivre des mœurs et des costumes, que l'on n'apprend à connaître que trop imparfaitement dans les récits des voyageurs.

A de si hautes qualités administratives, M. Emilien de Gérando, joignait encore une franchise, une générosité d'accueil, un amour incomparable pour la France et pour notre armée. Il en possédait appendus contre les murailles de sa chambre à coucher, tous les types de fière allure et de costumes si variés avant et après notre cruelle révolution de 93, dont nous expierons longtemps encore, les trop funestes orgies sanguinaires.

Redire l'affection touchante qu'il eût jusqu'à son dernier soupir, pour celle qu'il avait si bien su choisir pour compagne et qui le soigna avec tant de dévouement, aidée de ses parents et amis, c'est absolument indescriptible.

Aussi, dans tous les cœurs qui survivent à son cœur, n'a-t-il laissé que larmes, douleurs, chagrins et tristesses, tempérés heureusement, par l'in-

vincible espérance d'aller le rejoindre, dans la communion d'une même foi ; tant il a su vivre en homme de loyauté et de travail, en grand et doux chrétien, et qu'il eut pu s'appliquer, aussi bien que les Castellane, leur devise si belle et si connue, celle même de toute son existence terrestre : *Plus d'honneur que d'honneurs.*

E. DE JACOB DE LA COTTIÈRE.

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE LYON

Séance du 15 avril 1885

Présidence de M. le comte de CHARPIN-FEUGEROLLES.

Après la lecture du procès-verbal, M. Vachez communique à ses collègues la préface de Cartulaire d'Ainay, dont MM. Guigue et de Charpin, préparent la prochaine publication.

M. le baron Raverat donne communication d'une étude sur la fontaine de Saint-Epipoy, située au bas du rocher de Pierre-Scize, à l'entrée de Lyon.

Il nous la montre alimentant les petits thermes de santé élevés par Caius Ulattius Aper, prêtre, à l'époque romaine, il nous raconte le touchant épisode de la veuve Lucie, qui recueillit dans son humble demeure les deux chrétiens Epipoy et Alexandre, qui, après y être restés cachés pendant la première persécution, furent arrêtés par les païens et livrés aux bourreaux et confessèrent la foi sur la terre arrosée déjà par le sang de saint Pothin et de ses compagnons. Pendant toute la durée du Moyen Age, cette fontaine fut illustrée par de saintes traditions et renommée pour ses vertus curatives où les pèlerins affluaient pour venir trouver leur soulagement.

Cette fontaine sacrée était sous la protection d'un reclus ou ermite qui habitait une maisonnette, à côté d'un oratoire. Elle abreuve encore aujourd'hui les habitant du quartier, qui malheureusement ont oublié, pour la plupart du moins, l'histoire de cette fontaine consacrée par des pratiques et des légendes païennes et chrétiennes, et à l'aide desquelles certains faits historiques se sont perpétués jusqu'à nous.

M. G. Collin lit plusieurs poésies : *Petit coin vert, Vieux château, les Obstacles.*

M. Desvernay donne lecture d'une étude concernant un article récent de M. de Montaignon, relatif à l'*Impromptu de Versailles*, de Molière. M. Clair Tisseur lit plusieurs pièces de vers humoristiques.

L'ordre du jour de la prochaine séance est ainsi composé :

MM. l'abbé Condamin, Vettard, le baron Raverat, Bleton, Desvernay F. G.

Lettres Villageoises

X., Puy-de-Dôme, 17 avril 1885.

Monsieur Benoiteau,

Je reviens de la foire de L., où j'étais allé avec mon fils et le père Bricole, pour voir s'il y avait moyen de faire quelques affaires. Mais ça ne marche pas, les affaires. Il faut entendre les plaintes des paysans, pour savoir comme on est content de la République. Je ne vous en parlerai pas pour cette

fois-ci, parce que ce serait plus long que les litanies de tous les saints, où l'on croit toujours que c'est fini, quand on n'est pas encore au milieu.

En ville, j'ai rencontré M. le comte de P. Ah ! en voilà un homme qui mériterait d'être au pouvoir. Mais on n'a pas voulu de lui aux élections parce qu'on disait que c'était un *ultra* qui ramènerait toutes les tyrannies de l'ancien régime et réduirait le peuple en esclavage. C'est lui qui rit quand on lui dit ça. Et moi donc, qui le connais. Je mets bien ma main au feu que, si même il le voulait, jamais il ne saurait s'y prendre pour réduire n'importe qui en esclavage.

Aujourd'hui on voit bien que tout ça c'était des histoires inventées par M. F. qui n'est pas plus républicain qu'un autre, mais qui voulait passer aux élections. Il a passé, mais il ne passera plus, car c'est le tour de M. le comte de P. cette fois.

M. le comte nous a raconté qu'il y avait eu huit élections conservatrices sur neuf, l'autre dimanche dans plusieurs départements. Eh bien, je puis vous dire que cela nous a donné confiance. Voyez-vous, M. Benoiteau, les paysans sont un peu comme les moutons. Il suffit qu'un d'entre eux prenne un chemin, pour que tous les autres le suivent. Aussi vous verrez aux prochaines élections.

Ici, il y a quelques jours, on n'osait pas trop se prononcer encore. On se disait, est-ce que ce serait seulement chez nous, qu'on ne veut plus de la République. Mais cette fois, on voit bien que non ; l'exemple est donné et on le suivra. Tout le monde le dit, et j'en suis sûr.

Il fallait voir, comme le père Bricole, qui est un rouge, était furieux quand M. le comte nous disait que la République était finie. Il n'osait rien répliquer, parce qu'il sait bien qu'il ne sait rien et que M. le comte l'aurait remis à sa place ; mais il haussait les épaules quand on ne le regardait pas. Il n'y a qu'au café qu'il crie contre les réactionnaires, parce qu'il parle à des ignorants qui ne sauraient pas que lui répondre.

Quand M. le comte est parti, il s'est mis à jurer comme un possédé, et il a continué toute la soirée, pour bien prouver qu'il avait raison. Puis il a été boire cinq ou six bouteilles dans l'intention de se consoler. Il a porté plus de 50 *kiosques* à la République, comme il dit. Mais, le soir, quand il s'est agi de revenir au village, il était rond comme un œuf. Il a fallu le fourrer au travers de notre voiture pour le ramener. Tout le long du chemin, il criait contre les curés qui boivent trop et ne laissent rien aux autres, « à preuve, comme il disait, qu'il n'avait pas seulement pu se rafraîchir. » Arrivés au village, nous avons dû le ramener chez lui. En chemin il tombait à tout propos, comme un vrai ministre.

C'est égal, si c'est comme cela qu'on doit prouver sa fidélité à la République, j'aime mieux ne rien lui prouver du tout.

N'empêche que le jour où les affaires iront mieux, je me promets bien de faire une petite fête. Mais j'ai terriblement peur d'attendre encore un bon moment, qu'en pensez-vous ? Il y a si longtemps qu'on dit : ça va finir, et que ça ne finit pas !

A propos, M. le comte nous a parlé de 40 milliards de dettes que devrait la République. Je dois avoir mal entendu. Ce n'est pas possible que les républicains aient été si bêtes que de nous amener là. Ce serait la ruine. Éclairiez-moi sur ce point, dès que vous pourrez. Ça me donne le cauchemar ! Si c'est vrai qu'ils ont fait cette folie, je suis dans le cas de me mettre du comité conservateur, moi, vieux républicain, pour les envoyer promener !

Votre fidèle, JEAN CLAUDE.

MARCHÉS

CÉRÉALES

La situation est à peu près la même sur nos marchés. Et chaque jour suivant que les nouvelles du comité turco Russe sont plus ou moins à la guerre on voit les marchés de grains français hausser ou baisser leurs prix. Une nouvelle tactique s'est aussi produite pour conserver l'avance des prix des grains ces jours derniers, on spéculé sur la rareté : rareté en France, rareté en Amérique (?) ou les détenteurs en face des mises en cultures bien diminuées conserveraient leurs stocks pour les bonnes occasions. Quoi qu'il en soit voici les derniers prix pratiqués.

GRAINS

Blés nouveaux du Dauphiné. . . . .	23 » à 22 75
— du Lyonnais. . . . .	23 » » »
Les 100 kilog. rendus à Lyon.	
Blés de Bresse. . . . .	24 25 à 24 »
Blés du Bourbonnais. . . . .	24 25 à 23 50
— Nivernais. . . . .	23 50 » »
— Bourgogne. . . . .	23 » à 23 50

Voici quelques prix des marchés circonvoisins : Montbrison 23 à 24 ; Clermont 23 à 23 50 ; Valence 22 50 à 23 50 Saint-Florentin 25 50 à 26 les 120 kilog. Avoines. — Toujours bien tenues.

Dauphiné. . . . .	19 50 » » 20 »
Bresse. . . . .	19 75 » » 20 »
Eourbonnais. . . . .	» » 20 50 21 »
Bourgogne. . . . .	19 50 » » 20 25

Sons. — La petite sécheresse que nous traversons, continue ce qu'avaient amenés les quelques jours froids que nous avons eu, les sons jouissent donc d'une bonne demande, gros sons, 11,41 50 ; sons ordinaires, 10,75,11 ; recoupees, 10,50, 11 ; fleurages blancs, 14,25, 14,75 ; fleurages bis, 13,75.

Farines. — La hausse s'est accentuée comme on le verra par les prix ci-après, mais ces prix seront-ils de durée ?

Farine de commerce 1 <sup>re</sup> . . . les 125 k.	43 » à 44 »
— — — — — 2 <sup>e</sup> . . . . .	36 » à 36 50
— de boulangerie 1 <sup>re</sup> . . . . .	44 50 à 46 »
— — — — — 2 <sup>e</sup> . . . . .	38 » à 41 »
Mais bien tenus, 1 <sup>re</sup> qualité, 14, 14,75 ; 2 <sup>e</sup> 13, 13,50.	
Sarrasin en hausse, du rayon. . . . .	18 25 à 19 »
— du Limousin. . . . .	18 75 à 19 25
— de l'Ouest. . . . .	19 75 à 20 50

FOURRAGES

Vente toujours sans changement.	
Foin de pays. . . . . les 125 k.	10 » à 11 »
— de Bourgogne. . . . .	13 » à 12 75
Paille de froment. . . . .	8 » à 8 25
— de seigle. . . . .	8 25 à 8 50
Luzerne. . . . .	9 50 à 10 »
Regains. . . . .	7 50 à 8 25

BESTIAUX

Marchés moins favorables. — Les chaleurs arrêtent les fortes ventes pour la boucherie, personne ne se soucie de faire de fortes provisions.

Lundi 20 avril. — 916 porcs se sont vendus de 50 à 56 francs les 50 kilog., poids vif.

Mardi 21. — 606 bœufs se sont vendus de 70 à 81 fr. les 50 kilog., poids mort.

Jeu di 23. — 3627 moutons vendus de 70 à 90 fr. les 50 kilog., poids mort.

LA MALTINE

Liqueur fabriquée à l'Abbaye des Moines de St-Antoine (Isère).

Les plantes alpestres qui composent cette Liqueur ont été l'objet de nombreux essais et de patientes recherches de la part des religieux de St-Antoine, qui ont ainsi constitué un produit hygiénique et des plus agréables.

La Maltine se trouve dans les principaux établissements de gros et détail.

Le Propriétaire-Gérant : B. DUVIVIER.

LYON. — IMP. COMMERCIALE ET ADMINISTRATIVE, PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 5.

CHAPELLERIE

La maison RIVIER Sœurs, rue Centrale 43, et rue de l'Hôtel-de-Ville, 80, à Lyon, engage les Dames qui veulent se coiffer — elles et leurs enfants — avec goût et à bon marché à visiter ses magasins. Elles seront étonnées de trouver un si grand choix de coiffures garnies depuis 3 fr. et non garnies à tous prix.

Grand assortiments de chapeaux pour fillettes et garçonnets

Douzième Année

LA

FRANCE ILLUSTRÉE

JOURNAL UNIVERSEL

Littérature, Sciences, Morale, Récréation, etc.

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT

Paris, Départements, Algérie : Un an. . . . .	20 fr.
— — — — — Six mois. . . . .	10 »
— — — — — Trois mois. . . . .	5 »
Abonnement d'un mois à l'essai. . . . .	1 75
Étranger (union postale) : Un an. . . . .	25 fr.

Prix du Numéro . 50 centimes  
PAR LA POSTE : 60 CENTIMES

Les demandes d'abonnement doivent être accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris à l'ordre de M. l'abbé ROUSSEL, Directeur, 10, rue de La Fontaine, Paris-Auteuil.

Rédaction, Administration, Abonnements  
40, rue La Fontaine, PARIS-AUTEUIL

TRIBUNE DU TRAVAIL

PLACEMENTS GRATUITS

Bureau : rue Désirée, 6, au 2<sup>e</sup>

Pour Hommes, de 11 heures à 1 heure.  
Pour Femmes, de 2 heures à 4 heures, jeudi excepté.

ON DEMANDE

On demande des apprenties et ouvrières fleuristes, rue Tupin, 35, au 4<sup>e</sup>, chez Mme Baudran.

Une apprentie ourdisseuse, très bonnes conditions, s'adresser à Mme Chautain, rue Désirée, 21.

Une ouvrière pour la lingerie fine (trousseaux) Mlle Janthial, passage de l'Argue, 47.

Dos piqueuses et des préparateurs pour la chaussure, maison Gontard, avenue de Saxe, 223.

Une ouvrière dévideuse à gage, place de la Boucle, chez M. Pariset. Références exigées.

DEMANDE DE PLACES

Une dame de 30 ans, ayant son brevet élémentaire, demande une place de dame de compagnie, 303.

Un homme sérieux bien au courant des soins à donner aux personnes malades ou infirmes, demandé une place, excellentes références, 410.

Un jeune homme ex-secrétaire au bureau d'habillement militaire, bien au courant de la comptabilité commerciale, demande emploi quelconque dans bureau, maison de commerce, prétentions modestes.

Un jeune homme, 23 ans, intelligent ayant déjà été employé pendant 3 ans dans maison de d'orures, passementerie, demande place quelconque dans le commerce. Très bonnes références et prétentions modestes.

Plusieurs ménages, ayant de bonnes références, demandent des places dans maisons bourgeoises.

Plusieurs dames et demoiselles demandent des emplois dans le commerce pour la vente gros ou détail.

LA MAISON DE FRANCE

Par AMÉDÉE DE CÉZENA.

Prix. . . . . 30 centimes.

Etude composée en vue de réunir sous une forme brève et concise, les renseignements indispensables à quiconque veut être fixé sur la Maison de France, son origine, sa filiation et son rôle dans l'histoire de notre pays.

En vente dans nos bureaux au prix de 30 centimes l'exemplaire, et réduction de prix sur 10.

HISTOIRE D'HENRI V

Par ALEXANDRE DE SAINT-ALBIN

4 vol. in-8, de VIII-516 pages

Avec cette épigraphe : « Vous direz à Henri que es qu'il dit est bien dit et que ce qu'il fait est bien fait. » P. IX.

Se trouve dans nos Bureaux

Les personnes qui désireraient un infirmier pour soigner des Messieurs malades, peuvent s'adresser place Bellecour, 16, dans la cour à l'entresol.

MUSÉE DES FAMILLES ET MODES VRAIES RÉUNES  
PARIS, 20 fr. ; DÉPARTEMENTS, 22 fr. ; UNION POSTALE, 24 fr. 50 c.

PARIS, librairie DELAGRAVE, rue Soufflot, 15.